TEMPERATURE

Du 17 juillet 1900.

Observée par MM. J. & L. Claudel, Opticiens, No 14 rue du Canal, Bons Thermomètres et Baromètres.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	84	29
Midi.....	92	33
3 P. M.....	84	29
6 P. M.....	82	28

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 17 juillet—Indications pour la Louisiane—Temps—pluies locales suivies de beau et plus chaud mercredi; en partie couvert jeudi; vent frais du sud-est.

L'ECOLE PUBLIQUE.

C'est une bien belle chose que ce que l'on décore du nom de grande politique — la politique nationale, ou mieux encore la politique internationale. On ne daigne s'occuper des hommes que par masses; ils ne sont dignes d'attirer notre attention que quand ils se comptent par millions.

A la bonne heure, mais cette grande politique ne devrait pas nous faire oublier la petite, celle de tous les jours, de tous les instants; celle qui intéresse, au premier degré, la communauté à laquelle nous appartenons, la famille dont nous faisons partie.

Il en est de la grande et de la petite politique comme de la grande et de la petite vertu. Nous ne faisons guère cas que de la première; mais c'est la seconde qui joue réellement le premier rôle dans notre existence, et nous sauve des sottises et maladresses que nous suggère l'autre.

N'oublions jamais que la nation n'est, après tout, qu'une collection de communautés et qu'il n'y a de grands peuples que là où il y a de grandes communautés. La municipalité, c'est l'unité qui, multipliée à l'infini, forme ce que l'on appelle la nation, et cette dernière ne vaut jamais que ce que vaut la première.

Voilà ce qui fait toute l'importance des administrations urbaines Telles villes, telle nation.

Aussi, le premier soin d'une communauté doit-il être de se donner une bonne administration municipale, laquelle, à son tour, a pour premier devoir de nous donner une bonne voirie, une bonne édilité, de bonnes écoles publiques.

Encore une question bien mince, bien futile, en apparence que celle des écoles publiques. C'est en réalité le fondement de toute grandeur nationale. Les Etats-Unis ont eu le bonheur insigne de surgir à une époque où grandissait dans les esprits l'idée de l'école publique. On avait vu depuis deux ou trois siècles certaines corporations, certaines communautés grandir et se conquérir une étonnante puissance morale, qui leur permettaient d'exercer une influence irrésistible sur le monde. C'est cette action toute puissante qu'a voulu exercer à son tour la puissance politique, et nulle part elle n'y a réussi comme en Amérique, aux Etats-Unis.

On peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que l'école publique est le fondement de la grandeur de l'Union, que c'est la pre mière de toutes nos institutions. Veillons donc avec un soin religieux sur son maintien, sur ses progrès. Le fait est que l'Union a compris que partout où se trouvait un groupe quelconque, ne fût-ce que de quarante ou de cinquante âmes, il devait s'élever une école à côté de l'église; elle a été sauvée, sa grandeur a été assurée.

Aussi, est-ce avec joie, avec fierté, que nos administrations municipales doivent doter la jeunesse de véritables petits monuments où elle aime à se réunir chaque matin, et où elle trouve toujours le confort que la famille peut rarement lui donner.

C'est cette communauté dans les principes moraux, dans les connaissances intellectuelles, au matin de la vie, qui est le principe de l'amour que nous éprouvons tous pour la communauté et qui sert au bien de toutes les communautés de notre grande république, à quelque région que nous appartenions et quelle que soit notre origine.

LA STATUE — DE — LA FAYETTE

Il y a un mot trop peu connu d'Edgar Poë: "Le cœur de notre fière République bat tout le temps pour la France."

Ce mot s'est trouvé justifié, une fois de plus, l'autre jour, quand à dix heures du matin, au Carrousel du Louvre, un peu plus loin que la statue de Gambetta, dans le ravissant petit square qui met une note de verdure entre le pavillon Denon et le pavillon Richelieu, a été inauguré en grande pompe, comme l'*Abeille* l'a annoncé, le monument élevé par les Etats-Unis à la gloire du marquis de La Fayette.

Ce monument a une histoire; et, après M. Peixotto, l'aimable directeur de "l'Equitable", M. Robert Thomson, un des plus éminents rédacteurs du *Chicago Herald*, l'a contée, en des termes d'une modestie touchante.

M. Robert Thomson fut naguère l'envoyé de M. McKinley auprès de M. Loubet. Il avait été chargé, par le Président de la République des Etats-Unis, de remettre au Président de la République française, le premier frappé des dollars La Fayette.

Les dollars La Fayette, le monument La Fayette, ces deux formes exquises de la gratitude américaine envers le chevaleresque Français, ont une même origine;—et c'est la flatteuse histoire que M. Robert Thomson a raconté dans un entretien à Paris avec une pointe d'émotion....

—"Depuis longtemps, aux Etats-Unis, nous rêvions de rendre un public hommage, sur sa terre natale, au marquis de La Fayette. En 1872, c'est avec enthousiasme que nous avions accepté l'admirable statue du vaillant général, à nous offerte par votre grand Bartholdi. Dès cette époque, certains d'entre nous avaient eu l'idée de répondre au glorieux présent par un inoubliable témoignage de la reconnaissance que nous avons vouée à la mémoire du grand ami de notre indépendance, et, par delà, à la France."

Pendant, que, très touché,—quel Français, si humble qu'il soit, n'a pas un battement plus rapide du cœur quand un étranger vante son pays?—l' interlocuteur s'incline, M. Robert Thomson poursuit:

—Le 1er septembre 1898 un Comité se formait, *The La Fayette memorial Commission* sur l'initiative de M. Ferdinand W. Peck, —Le commissaire général de l'Exposition, n'est-ce pas!

—Lui-même. Dans le Comité étaient des personnages considérables, tels que: The Hon. William R. Day, Hon. William B. Allinson, Rev. Edward Everett Hale, Dr. W. T. Harris, Mgr Ireland, le grand évêque américain; John W. Mackay, Melville E. Stone, Edwin A. Potter, Charles G. Dawes, etc., etc. Et aussitôt, une circulaire invitait la jeunesse des Ecoles à concourir au monument projeté. Le résultat ne se fit pas attendre. Six semaines après, près de 46,000 dollars étatiena déjà souscrits!

"En même temps, le Congrès des Etats-Unis, dans un grand mouvement d'enthousiasme, votait la frappe et la souscription à l'œuvre de 50,000 dollars, à l'effigie de votre grand compatriote. On s'arrachait cette monnaie exceptionnelle — au point d'en payer 10 à 11 francs les pièces! — et, comme complément efficace, l'Etat de New York se décidait à contribuer, lui aussi, pour 10,000 dollars.

"Le succès de l'entreprise était désormais assuré. L'habile sculpteur Bartlett présentait au comité un projet qui était accepté avec des félicitations unanimes. M. Thomas Hasting se trouvait désigné comme architecte par le vœu unanime.

La disgrâce de Montjarret.

Le piqueur Montjarret jouissait d'une réputation presque universelle. Il la devait au mérite qu'on lui attribuait d'être un bon écuyer et d'avoir inauguré les daumonts présidentielles de gala. Quand il figura pour la première fois, en tête d'un cortège, dans son costume doré, son couteau de chasse pendu à la ceinture, montant avec aisance un cheval bai, Montjarret dont le nom s'appliquait à merveille à la fonction, devint aussitôt célèbre.

On annonce maintenant que la disgrâce est venue, en pleine Exposition, c'est-à-dire au milieu du triomphe. Car cette année devait être l'apogée de sa carrière. Les hôtes illustres en visite à Paris sont nombreux et il faut les conduire au spectacle, aux courses, aux fêtes, aux réceptions solennelles, dans des équipages de style où la moindre tache, en de telles circonstances, serait une honte dans le monde spécial où l'on ne s'occupe que des chevaux.

Une vieille haine qui régnait depuis longtemps dans la cour à droite du palais de l'Elysée a été la cause de cet événement. Le piqueur détestait Lutrond, un premier cocher, et celui-ci détestait Montjarret. Cela commença par des regards torves, pour continuer par des injures, pour finir par des coups. Il y a quelques jours, en effet, les deux ennemis, après s'être provoqués et avoir épuisé le vocabulaire des cochers de fiacre, en vinrent aux mains. Ce fut un scandale sans nom.

Le directeur du cabinet civil du président de la République a fait comparaître les deux combattants. Il a écouté leurs explications, il a entendu des témoignages, et, convaincu que toute réconciliation sincère était impossible, il a renvoyé Montjarret et Lutrond dos à dos. Piqueur et premier cocher ont quitté les écuries de l'Elysée.

Téléphones.

Le Meilleur est le Meilleur Marché.
Résidences à aussi bas prix que.. ...$1 00
Maisons d'affaires au prix réduit ... 2 00
Pour des informations appelez le Téléphone 1991.
CUMBERLAND TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY,
Coin Poydras et Carondelet.

LA SUPERSTITION — DES — CHINOIS.

Superstitieux, le Chinois l'est à tel point que nous ne saurions nous faire une idée exacte de toutes les entraves apportées aux moindres actes de son existence par la géomancie, la nécromancie, la sorcellerie, le mauvais œil et autres enfantillages. Chacun en Chine, du petit au grand, est plus ou moins prisonnier du jeteur de sorts ou du diseur de bonne aventure. Les gens de la haute classe se donneront parfois, vis-à-vis des étrangers, l'apparence d'esprits forts, affecteront de sourire en parlant de ces balivernes, mais n'en subiront pas moins l'influence dans tous leurs faits et gestes. Partout et toujours ils éprouvent cette sorte d'angoisse, la crainte d'agir à une heure néfaste, dans un lieu propice, en malchanceuse compagnie. Tel s'acheminait à un rendez-vous d'affaires et brusquement rentre chez lui, sous l'empire de je ne sais quel fâcheux présage ou d'un simple pressentiment, quitte à s'excuser du mieux qu'il peut, le plus souvent très mal, par un mensonge puéril. C'est ainsi que les étrangers accusent parfois les Céleste de ne pas savoir le prix du temps, de manquer de parole. Ce en quoi ils ont tort parce qu'ils attribuent à la négligence et au sans-gêne ce qui, en fait, résulte le plus souvent d'un cas de force majeure. L'homme ne demanderait peut-être pas mieux que de tenir son engagement. Peut-être est-il la ponctualité même. Mais *il n'est pas libre.* Il se débat dans l'inextricable réseau de ses superstitions comme une pauvre mouche dans une toile d'araignée.

Dans ces conditions, comment attendre d'elle qu'elle entreprenne, qu'elle innove! Vainement alléguera-t-on que les Chinois furent, en leur temps, des novateurs, qu'ils ont, bien avant nous, connu la poudre et l'imprimerie. Il suffit de remarquer que ces inventions dont on leur fait honneur étaient demeurées chez eux à l'état rudimentaire. L'explosif n'était point utilisé pour briser les écueils, ouvrir des routes à travers la montagne, mais hier comme aujourd'hui, servait surtout à "effrayer le Dragon" au moyen de pétards et de feux d'artifice. Quant à l'imprimerie telle que la pratiquaient les Chinois, elle n'eût jamais vulgarisé la pensée ni révolutionné le monde. L'imprimerie en réalité ne date que du jour où furent inventés et fondus les caractères mobiles, la Chine ne les a connus que par les Européens, à une époque relativement récente. Aujourd'hui encore, ils ne sont guère usités dans l'Empire du Milieu, que par les "Diables d'Occident".

Il y a même je ne sais quoi de pathétique dans le spectacle de ce peuple si bien doué, pacifique et prolifique, laborieux, sobre, dur à la peine, d'une probité commerciale que l'on rencontre rarement chez l'Asiatique—et qui se meurt d'immobilité. Absorbé dans la contemplation d'un passé qui eut ses gloires, il semble avoir épuisé la faculté créatrice. Il ne pense plus. A quoi bon! puisque ses ancêtres ont pensé pour lui! Il n'invente plus, il copie. Il en est de lui, semble-t-il, comme de certaines espèces animales, relativement très développées,—telle la fourmi, l'abeille, le castor, parvenues jusqu'aux rudiments d'une véritable organisation sociale, dont le fonctionnement nous étonne, mais qui n'iront pas au delà, dont le minuscule cerveau a donné toute sa mesure sans qu'il y reste une cellule libre pour loger désormais une impression nouvelle. Présentez à l'abeille un gâteau de cire dont les cases affecteront les combinaisons de forme les plus imprévues. Elle y coulera son miel. Puis, après avoir poursuivi longtemps l'expérience, abandonnez l'insecte à son instinct. Vous le verrez aussitôt disposer le moule à sa façon, suivant sa géométrie particulière, revenir d'emblée à l'architecture traditionnelle, aux petites cloisons en forme de prisme. Un phénomène analogue a lieu pour le Chinois. Il peut devenir, aux mains de l'Européen, un merveilleux outil, un instrument de précision. D'un modèle donné il exécutera le double avec une adresse telle que vous aurez peine à distinguer la reproduction de l'original. N'espérez pas qu'il modifie, qu'il corrige. Tout y sera, les qualités et les défauts, avec l'inflexible rigueur d'un travail mécanique. Abandonné à lui-même, il retournera bientôt aux formes surannées, aux procédés du bon vieux temps. C'est une force qui, pour produire tout son effet, a besoin d'être dirigée par un maître. Il possède les éléments nécessaires pour accomplir de très grandes choses, mais en sous-ordre.

LES CHINOIS DU JOUR.

Beaucoup de personnes éprouvent évidemment une certaine difficulté à suivre les événements de Chine à cause de la confusion des noms chinois. Nous avons caractérisé hier le rôle des principaux chefs de l'insurrection. Nous publions aujourd'hui un petit *memento* des personnages chinois les plus souvent cités dans les dépêches.

Tchang Tché Toung, vice-roi du Hou-pé, résidant à Han-Kéou, considéré comme un ami des Anglais, a participé au mouvement de réformes de Kang Yu Wei en 1898, a été condamné à l'exil par l'impératrice mère, puis gracié.

Li Hung Chang trop connu en Europe pour qu'on ait besoin de le caractériser. En ce moment à Canton dont il est vice-roi. Très vieux, très malin. Ne bougera pas de Canton.

Liu Kun Yi, vice-roi de Nankin. Encore un vieillard habile, riche et ultra-prudent. Voudrait qu'on le laissât mourir en paix sans l'empêcher de continuer à s'enrichir. Forme avec Li Hung Chang et Tchang Tché Toung un trio de vice-rois plutôt favorable à l'Angleterre dans les provinces du Sud.

You Lou, vice-roi du Tchi-Li, a de l'influence à la Cour, mais ne gouverne pas sa province qui est au pouvoir des chefs militaires: Niehl, Tong Fuh Siang et Young Lu.

Hsu Ching Ch'en, ancien vice-président du bureau des travaux publics chinois, ancien ministre de Chine en Russie et en Allemagne, membre du Tsong-Li-Yamen, ou conseil des affaires étrangères. Est considéré comme un agent des Russes par les Anglais. Président du chemin de fer chinois de l'Est.

Tchang Yi, directeur des mines pour la province du Tchi-Li, directeur adjoint du chemin de fer du Nord. Un des Chinois les plus constamment en relations avec les financiers et industriels européens. Excessivement prudent, puissamment riche, très influent.

Tchao Chou Tchiao, directeur général des mines et des chemins de fer, récemment nommé. Très réactionnaire, absolument hostile aux étrangers.

Chen, administrateur général des chemins de fer et télégraphes, directeur de la Banque impériale de Chine, un des plus puissants hommes d'affaires de Chine.

Ouang Ouan-Chao, un ministre qui est Chinois, non pas Mandchou—oiseau rare — membre du Tsong-li-Yamen, président du conseil des finances, un des ministres les moins hostiles aux étrangers.

Kang Yi, président du conseil de la guerre, réactionnaire enragé. Mandchou de naissance et de cœur, méprise les Chinois, déteste les étrangers.

Prince Tuan, père de l'héritier présomptif de Chine, qui est peut-être, déjà d'ailleurs, l'empereur de Chine. Le prince Tuan s'est mis à la tête du mouvement contre les étrangers. C'est lui qui commandait à Tien-Tsin.

Yung Lou, un Mandchou commandant en chef des armées du Nord, a sauvé l'impératrice en 1898, puis s'est brouillé avec elle et est aussi à couteaux tirés avec le prince Tuan. Etait encore très puissant avant la crise actuelle.

Prince Tching, un Mandchou, grand chambellan de la cour, ministre du Tsong-li-Yamen. Esprit assez ouvert, dit-on, mais faible.

Une chambre a coucher de 4 millions.

Un milliardaire américain, M. Stephen Marchand, vient de dépenser près de 5 millions—exactement 4,882,500 francs—pour se faire installer une chambre à coucher Louis XVI.

Disons brièvement que les tentures sont du velours de Gênes le plus rare qu'on ait pu trouver; les rideaux, fabriqués spécialement à Lyon, reviennent à plus de trois cents francs le mètre; les tapis sont de valeur à peu près égale.

Mais le chef-d'œuvre de cette chambre à coucher, c'est le lit, pièce merveilleuse fabriquée à Paris, et qui a demandé près de trois années de travail. Ce meuble en ébène massif avec incrustations d'or et d'ivoire sculpté, a coûté à lui seul plus d'un million et demi, dont cent mille francs ont été employés à aller chercher jusqu'à Uyanyembe, au centre de l'Afrique, un morceau d'ivoire qu'il avait été impossible de se procurer en Europe, en raison des proportions insolites que désirait lui voir M. Marchand.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Un concert par l'orchestre Weldon, de Chicago, les vues si animées, si vivantes du vitascope et plusieurs autres variétés, telles que les dances des sœurs Dehartz—voilà le menu des soirées de cette semaine au West End. Il faudrait être bien difficile pour ne pas s'en contenter.

Que de gens, ailleurs, s'estimeraient très heureux de jouir d'une pareille distraction, même à des prix exorbitants.

PARC ATHLETIQUE.

Nous engageons vivement ceux qui, aimant la gaieté et la musique agréable, n'aurait pas encore entendu "The Black Hussar" à se rendre le plus tôt possible au Parc Athlétique. Il y a là une charmante soirée à passer.

Le sujet est on ne peut plus amusant, et l'interprétation excellente.

Ajoutons qu'avant le lever du rideau, il y a concert, concert charmant, dirigé par M. Paoletti, qui a su depuis longtemps se conquérir une enviable réputation.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Une belle chose la confiance! Sur la place où se tient la foire, un marchand laisse tomber son argent; aussitôt, tous ceux qui l'entouraient se baissent pour l'aider à le ramasser.

Mais lui, les arrêtant:

— Doucement! doucement! s'écrie-t-il, lorsque je ramasse mon argent moi-même, je retrouve toujours mon compte!

Moyen simple et pratique pour éviter un procès verbal quand on est surpris chassant sans permis.

—Chut! dites vous au garde, ...C'est un duel à l'américaine.... Tenez! j'aperçois justement mon adversaire dans ce fourré là-bas!. Il me vise!

Et le garde détale à toutes jambes!

—Vous savez, le fils Molard il vient de voler 30,000 francs à son patron.

—Il va bien, le gaillard!

—Il a, de plus, emporté votre parapluie.

—Ah! l'affreuse canaille!

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1900.

PROGRAMME:

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

LE THÉATRE DE MOLIÈRE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1901 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible; sur papier écolier reglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de L'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

—Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
BUS. ROUEN,
P. O. Box 725,
Nouvelle-Orléans.

JULES ANDRIEU,
—Successeur de—
ROCHEREAU & ANDRIEU
AGENT D'AFFAIRES,
919 rue Gravier

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

(7) Commencé le 11 juillet, 1900.

LA

Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

PREMIÈRE PARTIE

Une Haine d'un Siècle

III

PREMIÈRES ATTAQUES.

(Suite.)

Peut-être la mère allait-elle céder, lorsque tout à coup ils tressaillirent. Le duc venait d'entrer dans la chambre, et il avait surpris les dernier mots. Il avait pour sa mère un amour infini. D'abord il n'osa comprendre cette révolte de son frère, imposant sa volonté. Mais le spectacle de cette femme éperdue, de cet enfant aux yeux enflammés, au geste de maître, est-ce que cela n'expliquait pas les paroles, même s'il ne les avait pas comprises? Un moment décontenancé, il garda le silence. Roland, les bras croisés, le bravait.

—Je me suis trompé, n'est-ce pas? dit Horace.... Ce que j'ai cru comprendre.... ce n'est pas vrai?.... Qui donc parlait ainsi à notre mère? Qui donc ordonnait avec ce ton d'insolence?.... Je ne vois personne ici autre que toi....

La duchesse eut un geste suppliant:

—Laissez le... Il est malade... je vous en prie.... Je lui pardonne....

Mais le duc n'écoutait pas, et durement à son frère:

—Serait ce toi, par hasard?...

L'enfant releva son front, un front chargé de tempêtes.

—Ai je des comptes à te rendre?....

—Oui.... et je t'interroge.

—Eh bien, c'est moi!

—Toi!.... toi!.... à notre mère.... comme on parle à un valet que l'on chasse!.. Toi!

Il resta un moment, saisi de surprise, d'un vague effroi... L'un après l'autre, tous les deux il les regardait... comme pour les consulter, pour attendre quelque explication... ne pouvant croire.. ne voulant pas s'y résoudre...

Puis, soudain, il appuya sa forte main sur l'épaule de Roland.

—Frère, à genoux! dit il.

L'enfant, robuste, ne bougea pas. C'était un colosse, nous l'avons dit. Il semblait que le duc, vigoureux pourtant essayât d'ébranler un chêne!

—A genoux, Roland, ou je te le jure, par tout le respect que j'ai pour notre mère, si tu ne lui demandes pas pardon à genoux, je t'y contraindrai par la force... A genoux! à genoux! à genoux!

A la force, l'enfant était de taille à résister.

Il y songea, durant quelques secondes, les poings serrés, cloué sur le sol dans une inébranlable posture, regard mauvais, l'œil en dessous, mais soudain il vit sa mère en larmes, et alors son cœur farouche s'amollit.

Sous la pesée de la main d'Horace, ses genoux plièrent.

Et il dit d'une voix sourde et rauque:

—Oui, maman, oui, maman, je vous demande pardon!...

Alors, la duchesse fit un signe à son fils aîné et resta avec Roland.

Seule au château peut-être, en dehors de ceux qui avaient assisté à cette scène, Colette soupçonna qu'il s'était passé quelque chose. Roland parut plus docile, mais elle ne s'y trompait pas; l'enfant n'avait pas désarmé; la haine, même, n'avait fait que s'augmenter de toute la résistance qu'il rencontrait.

C'était une vie singulière que celle que l'on menait à Villefort, et le facteur de la gare de Clisson, en disant à Colette, le soir de son arrivée, "qu'elle n'y rigolerait pas tous les jours," avait déviné la vérité. Les plus douces heures que vivait la jeune fille étaient celles qu'elle passait auprès du marquis. L'infirme l'avait prise en affection. Déjà, et depuis si peu de temps, elle s'était rendue nécessaire au vieillard. Il la voyait avec tristesse s'éloigner d'auprès de lui lorsque son devoir la rappellait aux leçons de Roland et de Louise. Un peu de soleil manquait à sa vie quand elle disparaissait. Et de quoi parlait-il? De quoi l'entretenait-il dans leurs longues causeries?

Du duc Horace, toujours!

On eût dit que le vieillard ne voulait que le moindre soupçon effleurât l'âme de l'institutrice, soupçon qui, si léger qu'il fût, eût terni la probité du jeune homme.

De point en point, de la première heure de sa naissance jusqu'aux derniers et dramatiques événements du procès, le marquis de Vivarez avait raconté l'existence du duc. Il l'adorait. Il l'avait considéré comme son enfant. Il ne l'avait jamais perdu de vue. Il ne tarissait pas.

Autour de lui, à portée de sa main, afin qu'il n'eût pas besoin de se déranger, il avait des albums de photographies où de six mois en six mois, jusqu'à dix-huit ans, on retrouvait le duc depuis sa naissance.

Et il suivait ainsi facilement, dans toutes ses phases, l'existence du duc. Il remontait dans le passé. A chaque photographie se rattachaient des anecdotes. Il les racontait à Colette. Peu à peu, par un travail inévitable de l'esprit, l'institutrice s'identifiait si bien à tout ce qu'elle entendait qu'elle pouvait s'imaginer avoir connu Horace depuis son enfance.

Et à plusieurs reprises, naïvement, devant le duc, il lui échappa de faire allusion à certaines de ces anecdotes, comme si cela s'était passé devant elle et comme si elle y avait pris sa part.

Elle s'arrêtait à temps. Le duc la regardait avec surprise. Elle éprouvait alors une grande confusion. Dans cette solitude de Villefort, presque complète, les plus petites choses prenaient de grandes proportions. Colette était préoccupée par la pensée d'Horace, qui ne la quittait guère. Elle n'y prenait pas garde et ne s'apercevait pas encore du danger qu'elle courait. Au reste, le duc, après avoir paru un instant s'abandonner, avait repris vis-à-vis d'elle son attitude de froideur polie et d'indifférence.

Cette vie eût donc, malgré tout, été supportable si, pour tous les habitants de Villefort, n'eût pas existé la menace constante qui, du haut du belvédère des Grandes-Roches, planait sur les ruines de Clisson.

Toutes les fois que le duc sortait, madame de Villefort était prise d'angoisses. L'incertitude des dangers que les Girodias rêvaient, de la vengeance qu'ils préparaient était, certes, plus terrible, plus énervante, que la présence du danger lui-même, si redoutable qu'il eût été.

Certes, le duc Horace n'avait pas peur. Cependant, il y pensait. D'où viendrait le coup qui le frapperait? Où serait-il tendu, le piège où il devait tomber? Nul ne s'en doutait.

Pour sortir de cette situation énervante, il avait suscité toutes les occasions possibles de rencontrer, sur la longée des marais, dans les déserts des bois. Il allait s'offrir à eux, pour ainsi dire, éveillant la tentation, essayant tout au moins de les obliger, par quelque imprudence, à se trahir dans leurs desseins. Rien n'y fit. Les deux frères, du reste, n'étaient pas dupes de ces tentatives. Ils saluaient gravement le duc, se rangeaient pour le laisser passer. Pas un mot n'était échangé. Leur, dure physionomie ne reflétait rien que la haine.

Et un soir, Horace reçut, par un garde des Girodias, ce simple mot:

"Patience!.... nous choisirons notre heure!...."

Que rêvaient-ils? Dans ces natures patientes et rusées, quelle idée germait et quelle mort avaient ils choisie?

Roland était là lorsque cette lettre parvint à son frère. Il ne fit aucune réflexion. Pourtant, il supportait impatiemment, comme les autres, cette menace constante, jamais réalisée, toujours éloignée, de la catastrophe finale. Souvent, le duc, quand il partait, quand il restait longtemps loin de Villefort, quand il allait s'offrir en tentation à la vengeance des Girodias, souvent le duc surprenait son frère non loin de là, se cachant de lui, mais prêt à le secourir contre un attentat. Roland n'avait rien d'un enfant; il avait la bravoure d'un homme, une bravoure téméraire et folle.

Le lendemain matin, il partit sans rien dire, de bonne heure.

Colette le vit, de sa fenêtre. Il s'en allait à pied, lentement, comme pour une promenade matinale. Il faisait sec et il avait gelé la nuit; le soleil brillait.

Elle resta à sa fenêtre assez longtemps. Elle pouvait distinguer le chemin suivi par Roland dans tous les détours qui le menaient à la rivière. Elle le vit donc passer la Sèvre et monter, entre les villas, le coteau opposé.